

Confessions d'un optimiste (numérique)

Benoît Melançon
Département des littératures de langue française
Université de Montréal

Conférence présentée au colloque
«Transmettre la culture.
Enjeux et contenus de
l'enseignement secondaire au Québec»
organisé à Montréal
par l'Académie des lettres du Québec
le 26 octobre 2012

«La littérature numérique viendra manger vos enfants» (Charles Dionne, sur Twitter, 2012).

«J'admets volontiers éprouver une méfiance instinctive à l'égard des pessimistes. Je sais bien que le catastrophisme est vendeur, mais, voyez-vous, j'ai des enfants, des petits-enfants et des étudiants. Cela explique sans doute que je pratique un optimisme de combat» (Michel Serres, sur Internet, 2012).

D'abord, une longue introduction, histoire de régler des questions préalables.

Je ne crois pas que la civilisation occidentale soit menacée, voire déjà disparue. Son contenu peut et doit encore être transmis. Cela me paraît aller de soi.

Par conséquent, je ne peux pas croire que cette civilisation aurait été anéantie, pulvérisée, réduite en poussière par le monstre Internet. Je m'excuse si je froisse par là certains chroniqueurs chagrins, anciens ou actuels, du *Devoir*.

Par conséquent bis, je ne peux pas croire non plus que la civilisation occidentale aurait été victime du rouleau compresseur de ce que l'on appelle les *industries culturelles*, ou de leur frère le *néolibéralisme*, comme s'il y avait, d'un côté, des valeurs immémoriales et toutes menacées d'extinction, de l'autre, des espèces sonnantes et trébuchantes fondées sur des technologies toujours nécessairement nouvelles et incompatibles par essence avec la culture.

De même, je me méfie depuis longtemps de mes collègues professeurs, eux si prompts à déplorer que «le niveau baisse». S'il fallait les croire, la neige aurait été plus blanche *avant*, le gazon plus vert, les enfants plus polis, les étudiants mieux préparés, la culture mieux partagée. Cela étant, je ne leur en veux pas : c'est le propre de la profession que de vieillir devant des étudiants toujours du même âge, donc de plus en plus jeunes, donc de moins en moins bons. Lise Bissonnette voyait juste, en 2010, quand elle évoquait «l'alarme», cette «pathologie perpétuelle de nos milieux» (p. 5). Comme tout un chacun, j'ai mes pathologies, mais pas celle-là.

Enfin, je n'utiliserai pas non plus, et pour deux raisons, des phrases comme «Internet n'est qu'un outil; tout dépend de la façon dont on s'en sert». D'une part, parce que c'est une phrase qui ne fait pas avancer la réflexion : quand on l'a dite, on n'a rien dit. D'autre part, si tant est que cette phrase ait déjà été utile à la réflexion — ce que je ne crois pas —, elle ne pourrait plus l'être aujourd'hui : Internet, ce n'est pas — ce n'est plus — un outil; c'est nous.

Voilà quelques remarques préliminaires, jetées en vrac, qui ont aussi, vous l'aurez constaté, valeur de confessions et de prises de position. Ça ne va pas s'améliorer.

Venons-en à des réflexions, je l'espère, un peu plus approfondies, mais qui iront dans le sens de ce qui précède. Je voudrais vous les livrer à titre de professeur, plus précisément de professeur d'université dont certains des étudiants sont admirables, de lecteur, de commentateur, d'éditeur — de «passeur culturel», pour le dire d'une belle expression, plusieurs fois utilisée dans les travaux de l'Académie des lettres du Québec en 2010 et en 2011 —, cela dans le monde des études littéraires. Je n'ai pas du tout l'intention de vous proposer un programme cohérent et détaillé en vue de l'acquisition et de la transmission d'une culture littéraire générale et de ses «repères» ou de ses «référents»; j'en serais tout à fait incapable. Je n'ai pas non plus de recette quant à la meilleure façon de faire vivre l'héritage du passé dans la société contemporaine.

Plus modestement, je voudrais réfléchir devant vous à des formes nouvelles d'expression, de partage et de recherche — bref, de transmission — en matière de littérature, surtout, et aux questions que cela pose à notre rapport à la culture. Mon poste d'observation sera ce que l'on appelle, sans faire la part des choses, «la culture numérique». Je ne crois pas possible de réfléchir désormais à la transmission de la culture sans prendre en compte sa dématérialisation, et la place de cette dématérialisation est bien sûr particulièrement importante chez ceux qui accèdent aujourd'hui à la culture et que l'on appelle, encore une fois sans faire la part des choses, «les jeunes». Je donnerai des exemples, des noms et des titres, non pour les ériger en modèles, mais pour montrer concrètement ce que j'entends par «culture numérique» et pour indiquer quels bouleversements de catégories nous vivons et quelques-unes des pistes qu'il nous serait possible de suivre.

Quand je lis, sous la plume de Georges Leroux, en 2010,

Quelle est la nouvelle figure du littéraire, de l'histoire, de la culture religieuse, de l'art dans la culture occidentale des sociétés postindustrielles ? (p. 60),

je ne peux concevoir de réponse sans parler, et longuement, du numérique. Dans le même temps, je constate — sans faire de reproches à quiconque — que cette dimension, entendue dans son sens le plus large, a été presque complètement absente des deux premiers colloques consacrés à «Transmettre la culture», à l'exception de quelques passages de l'intervention d'Yvan Lamonde en 2011, et de celles de Micheline Dumont et de Martin Boisseau ce matin.

Allons-y voir de plus près, s'agissant de nos conceptions de l'encyclopédie (de la transmission d'un certain type de savoir), de l'œuvre (comme ensemble «stable» ou «instable») et des communautés (de chercheurs, de lecteurs, de professeurs, d'élèves). La transmission, en matière de littérature et d'études littéraires, ne peut plus être ce qu'elle était; il faut prendre acte de cet état des lieux et revenir sur nos façons de faire. Nous en conserverons certaines, d'autres disparaîtront. C'est comme ça.

D'abord, une remarque de professeur (et, accessoirement, de père de famille; je reste dans le registre de la confession), au sujet d'une des cibles de prédilection de ceux qui s'en prennent, autour de nous, à la culture numérique et à ses effets supposés délétères, en l'occurrence Wikipédia, cette forme de démocratisation du savoir.

En guise d'exergue, une phrase, parfaitement vraie et qui ne sert strictement à rien.

«Il y a des erreurs dans Wikipédia.»

Loys Bonod est un professeur de lettres classiques en France. Le 22 mars 2012, il publiait sur le site rue89.com un texte intitulé «J'ai piégé le Net pour donner une bonne leçon à mes élèves». On y lit notamment l'expression «j'ai pourri le web !». Comment Loys Bonod a-t-il fait cela ? Il a créé un canular autour d'un poète du XVIIe siècle, Charles de Vion d'Alibray. Pour faire circuler le plus systématiquement possible son canular, il a modifié l'article de Wikipédia sur ce poète, il est intervenu, déguisé en élève, dans des forums de discussion où il posait des questions sur un poème de Charles de Vion d'Alibray, questions auxquelles il répondait sous la fausse identité d'un érudit, il a rédigé un commentaire du poème qu'il a donné à deux sites qui vendent des devoirs tout faits et, finalement, il s'est assuré d'un bon référencement des pages qu'il avait créées ou modifiées.

Il a ensuite demandé à ses élèves de travailler sur un poème de Charles de Vion d'Alibray. Résultat ?

Sur 65 élèves de première, 51 élèves — soit plus des trois-quarts — ont recopié à des degrés divers ce qu'ils trouvaient sur Internet, sans recouper ou vérifier les informations ou réfléchir un tant soit peu aux éléments d'analyses trouvés, croyaient-ils, au hasard du net.

Bonod n'a pas noté les copies — «le but n'étant pas de [...] punir» les élèves —, mais il les a commentées en classe devant eux.

Quelle leçon tirer de ce résultat ?

On recommande aux professeurs d'initier les élèves aux Nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC).

Je crois que j'ai fait mon travail et que la conclusion s'impose d'elle-même : les élèves au lycée n'ont pas la maturité nécessaire pour tirer un quelconque profit du numérique en lettres. Leur servitude à l'égard d'Internet va même à l'encontre de l'autonomie de pensée et de la culture personnelle que l'école est supposée leur donner. En voulant faire entrer le numérique à l'école, on oublie qu'il y est déjà entré depuis longtemps et que, sous sa forme sauvage, il creuse la tombe de l'école républicaine.

[...]

Pour ma part je ne crois pas du tout à une moralisation possible du numérique à l'école. Et je défends ce paradoxe : on ne profite vraiment du numérique que quand on a formé son esprit sans lui.

En certains lieux, on s'est ouvertement réjoui des agissements de Loys Bonod.

Mills Kelley, lui, enseigne l'histoire en Virginie, à la George Mason University. C'est un défenseur de ce qu'il appelle la «*disruptive pedagogy*», ce qu'on pourrait traduire, littéralement, par «pédagogie de la perturbation». Il a démontré ce qu'il entend par là en donnant, en 2008, puis en 2011, un cours intitulé «*Lying about the Past*» (mentir au sujet du passé). Dans ce cours, les règles du jeu étaient claires : il fallait créer, avec l'aide d'Internet, un canular historique plausible («*plausible historical hoax*»), puis rapidement révéler qu'on avait créé ce canular.

En 2008, les étudiants de Kelly ont inventé un personnage, Edward Owens, histoire de réfléchir à la piraterie aux États-Unis au XIXe siècle. Pour diffuser leur canular, ils ont déposé, sur YouTube, des entrevues avec de faux experts et ils ont lancé un site Web, LastAmericanPirate.net, qu'on peut encore consulter. En 2011, ils se sont lancés dans deux projets. Le premier reposait sur la découverte supposée d'une recette de bière vieille de 200 ans; l'autre sur une série de meurtres, à New York, à la fin du XIXe siècle.

Dans un cas comme dans l'autre, ils ont eu recours à Wikipédia. En 2008, ils ont créé un article sur un personnage fictif. En 2011, ils ont créé des articles sur des personnes réelles, mais ces personnes ont joué un rôle historique trop peu important aux yeux des gens de Wikipédia, qui ont détruit les articles. Or ces articles reposaient sur des données historiques vérifiables. La relation entre les personnes, elle, était fautive. (Il est bon de le savoir : on détruit des articles tous les jours dans Wikipédia.)

Ces trois canulars ont connu des fortunes diverses. Celui sur «le dernier pirate américain», Edward Owens, a été cité dans le journal *USA Today*, sans qu'on se rende compte qu'il s'agissait d'un canular. En revanche, les collaborateurs du site Internet Reddit ont vu tout de suite que l'histoire des meurtres ne devait pas être prise au sérieux.

Pourquoi se livrer à ce genre d'exercice ? Pour tromper le public ? Non : Mills Kelly annonce à l'avance, sur son blogue, qu'il entreprend, avec ses étudiants, la création d'un

canular et, deux semaines après sa mise en ligne, il fait une nouvelle annonce. S'agit-il de montrer les limites de Wikipédia ? Pas plus : Mills Kelly est un défenseur de Wikipédia, notamment en milieu scolaire. (Vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'il existe maintenant des articles de Wikipédia qui parlent des expériences pédagogiques de Kelly — mais ce n'est pas lui qui les rédige.) Voudrait-il montrer qu'il est facile de mentir dans Internet ? En partie, mais en partie seulement.

Mills Kelly se sert de la création de canulars pour donner une leçon bien concrète de méthode historique à ses étudiants. Cette leçon a des règles strictes : les étudiants sont obligés de respecter le droit d'auteur, ils n'ont pas le droit de lancer de canulars sur des questions de santé publique, de terrorisme ou de sécurité nationale, etc. Au lieu de leur demander de se pencher uniquement de façon théorique sur des canulars célèbres — le monstre du Loch Ness, le faux journal intime d'Hitler, *la Guerre des mondes* d'Orson Welles —, il les oblige à réfléchir aux mécanismes de la construction de la «vérité» historique et, plus précisément encore, à la façon de traiter les sources en histoire. Le fruit attendu de cet enseignement est un sain scepticisme devant tout discours rapportant des «faits» historiques. L'objectif de Kelly est de former de meilleurs historiens, et aussi de meilleurs citoyens, des «citoyens numériques» pour emprunter une expression chère à un observateur comme Michel Dumais.

Je ne crois pas avoir à beaucoup insister : le projet de Loys Bonod est, à mes yeux, puéril; pas celui de Mills Kelly. Dans un cas, il s'agit de berner des élèves et de tirer de cette expérience des conclusions fondées sur du vent; dans le second, il s'agit de former l'esprit critique des étudiants. Voilà, pour moi, ce que devrait être le rôle d'un professeur.

Quels rapports cela peut-il avoir avec la culture littéraire et sa transmission ? Le principale est une évidence : Wikipédia tient aujourd'hui une place considérable, sinon la première place, dans notre recherche d'informations. Dans une conférence qu'il donnait à Montréal le 4 octobre 2012, Jean-Yves Mollier, le spécialiste de l'histoire de l'édition en France, rappelait la «gêne» qu'il nous arrive de ressentir quand nous consultons Wikipédia. Or, si nous sommes gênés, c'est que nous consultons, et beaucoup, Wikipédia, tout en nous disant que nous ne devrions peut-être pas le faire. Nos enfants — «les jeunes» — le font beaucoup aussi, et probablement plus que nous. Il faut donc leur enseigner le bon usage de Wikipédia.

Le bon usage de l'utilisateur d'abord. Les institutions et les familles ont une indiscutable responsabilité en cette matière. Comme professeur, je travaille avec mes étudiants sur Wikipédia. Dans un séminaire que je donne à tous les nouveaux doctorants du Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, nous lisons avec soin des articles de cette encyclopédie en ligne, nous les comparons à d'autres articles dans la même langue ou à des articles dans des langues différentes. Nous soumettons ces articles aux mêmes critères d'évaluation que des articles scientifiques. Parfois, nous sommes déçus; parfois, non. Mon rôle de père de famille est, d'une certaine façon, le même. Le réflexe de mes fils est d'aller sur Wikipédia; ma responsabilité est de leur expliquer comment comparer des sources entre elles, dont Wikipédia.

Le bon usage du collaborateur ensuite. Malgré le mythe typiquement états-unien qui entoure Wikipédia, il paraît assez évident que la majorité des personnes qui collaborent à cette encyclopédie ne sont ni des enfants de dix ans passionnés par le séquençage du génome humain ni des Prix Nobel souhaitant vulgariser leur savoir. On trouve parmi eux des gens venus d'horizons fort contrastés, et notamment des étudiants. L'historien Roy Rosenzweig, dès 2006, alors que l'encyclopédie n'avait que cinq ans, démontrait comment l'écriture d'articles dans Wikipédia pouvait servir à ces étudiants, notamment aux études supérieures, à développer des compétences indispensables à leur réussite scolaire et professionnelle, par exemple la synthèse de positions parfois opposées ou la vulgarisation scientifique. Il y a un usage scolaire de Wikipédia à développer.

Enseigner ce bon usage (double) de Wikipédia est aujourd'hui une chose capitale dans le monde de l'enseignement. La diabolisation de cette encyclopédie peut donner lieu à de jolies pages nostalgiques sur la perte des repères culturels, mais elle ne prépare ni les élèves ni les étudiants à une appropriation informée de cette omniprésente source de savoirs. Disons-le autrement : Wikipédia ne disparaîtra pas dans un avenir très proche; pendant que Wikipédia existe, il faut savoir comment s'en servir; pour savoir s'en servir, il faut l'apprendre; pour apprendre à s'en servir, il faut s'extraire du temps bref de la seule consultation. La communauté des Wikipédiens a quelque chose à nous enseigner, comme elle a eu quelque chose à enseigner aux concepteurs des encyclopédies dites «traditionnelles». Écoutons-les.

Changeons maintenant de point de vue ou de perspective. Avec, en guise d'introduction, deux phrases incontestablement vraies — et tout aussi incontestablement inutiles, malgré l'écho qu'elles peuvent avoir (ou avoir eu).

La première : «Je ne connais personne qui ait lu un livre au complet sur un écran».

La deuxième : «Le livre électronique, ce n'est pas pour moi; j'aime trop l'odeur du papier.» (Il existe des variations sur le même thème, par exemple : «Le livre électronique, ce n'est pas pour moi; j'aime trop lire dans ma baignoire.»)

C'est mon métier : je lis. Je lis à l'écran de mon ordinateur, je lis sur mon téléphone, je lis sur une tablette électronique, je lis sur du papier — du papier journal, du papier glacé, du papier «contenant 100 % de fibres postconsommation», du papier ancien, qui s'effrite, ou pas, sous mes doigts. Je ne sais pas si, comme on le prétend parfois, cela a changé la nature même de mon cerveau que de lire sur des supports différents. Une chose est sûre : je n'ai jamais eu accès à autant de choses à lire et je n'ai jamais eu autant d'occasions d'écrire, et je me réjouis quotidiennement de cette double extension du domaine des mots. Je donnerai de cela trois exemples. Ils me paraissent représentatifs et, surtout, j'y insiste, ils ne sont pas isolés.

Le premier concerne une historienne spécialisée dans l'histoire de l'éducation féminine au XVIIIe siècle, Martine Sonnet. Le hasard fait que la toute première fois que j'ai utilisé Twitter, le 13 août 2009, c'est à elle que je me suis adressé. Un ami commun, François Bon

— sur lequel je reviendrai —, avait annoncé à ses abonnés que je venais de me joindre à Twitter; Martine Sonnet a demandé si j'étais le Benoît Melançon du XVIIIe; je lui ai répondu que oui.

Je connaissais déjà le nom de Martine Sonnet, et elle le mien, pour des travaux dix-huitiémistes. J'ai découvert par Twitter autre chose, son site et son blogue, *l'Employée aux écritures*, et, de là, deux livres d'elle, une sorte d'«ego-histoire» familiale, *Atelier 62* (2008), et un travail sur un lieu parisien, *Montparnasse monde* (2011), joliment sous-titré *Roman de gare*. J'aurais pu, tout bonnement, découvrir ces livres en librairie et les lire (avec bonheur). Il m'aurait pourtant manqué quelque chose de fondamental, un écosystème particulier, celui qui donne une partie de son sens à la dynamique de la création chez Martine Sonnet.

Je me concentrerai sur l'exemple de *Montparnasse monde*. À l'origine de ce livre, il y a la longue fréquentation par Martine Sonnet de la Gare du Montparnasse et de son quartier, d'abord pour des raisons familiales, puis professionnelles. Elle a été attentive à cette gare et à ce quartier dans ce qu'ils ont de plus concret : la forme d'un escalier, la couleur de la signalétique, les noms des commerces. Elle a rendu compte de ces observations-descriptions par des mots, par des images, par des sons. On a pu lire ou entendre ou voir des états de ce travail sur son blogue — ils y sont toujours —, puis dans un livre uniquement numérique intitulé *Montparnasse monde*, puis dans un livre papier du même titre, et de nouveau sur son blogue, puisque l'entreprise continue. J'insiste : des états. Ce travail, comme le monde qu'il veut rendre, est infini. J'ai lu *Montparnasse monde*, je lis *Montparnasse monde*, je lirai *Montparnasse monde*, étant entendu qu'il s'agit de *Montparnasse monde* différents. Je fais par là l'expérience de durées de lecture contrastées.

Deuxième exemple, celui des *Notules dominicales de culture domestique (et de villégiature exotique)* de Philippe Didion. Si la matière numérique est riche chez Martine Sonnet — Twitter, blogue, photo, voix, livre —, elle l'est beaucoup moins chez l'autoproclamé «notulographe». Pour le lire, un support principal : le courriel. Pour accéder officiellement à ce support, une seule façon de faire : écrire à Philippe Didion et lui demander d'être ajouté à sa liste d'envois. Si tout va bien, une fois la semaine, sur le coup de midi, heure d'Épinal, le dimanche, les *Notules* sont «servies», sous forme de courriel : du texte, quelques photos.

Il existe bien un site où sont archivées les anciennes livraisons des *Notules*, mais, à la fin de 2011, Philippe Didion a annoncé à ses lecteurs que le site ne serait plus alimenté.

Autre façon de le lire, mais dans une temporalité différente : par une sélection de ses textes, dans un livre uniquement en format numérique, paru en 2008 sous le titre *Notules dominicales de culture domestique*.

Mais qu'est-ce que c'est que ces *Notules* ? Je citerai deux textes pour les définir. Le premier est de Philippe Didion lui-même :

Recension critique hebdomadaire des livres lus pendant la semaine, accompagnée d'un aperçu sur certains chantiers en cours et de quelques considérations plus ou moins inintéressantes sur ma trépidante existence.

La seconde est tirée d'un texte que m'ont commandé les Bibliothèques de Montréal à l'été 2011, au moment où elles rendaient le livre numérique de Philippe Didion disponible auprès de leurs abonnés. (Leur demande me permet de rappeler que dans ce qui m'intéresse aujourd'hui le rôle des bibliothèques, publiques et scolaires, est déterminant.) Ce texte, qui a paru sur mon blogue, s'inscrivait dans le cadre d'une expérience de «médiation numérique» :

Notulie. n.f. Pays littéraire. Il s'étend aux quatre coins d'Internet. *Cap*. Épinal. *Langue off*. Français. *Hab*. Notulographe et notuliens. *Climat*. Tempéré. *Hist*. Indépendante dès son origine, la Notulie est fondée en mars 2001. *Pol*. Le créateur de la Notulie est Philippe Didion, dit «Le notulographe». Il a des ambassadeurs plénipotentiaires dans quelques pays (au Canada, cet ambassadeur est H.). *Fête nat*. 7 mars, date de la naissance de Georges Perec. *Industr*. Outre les *Notules dominicales de culture domestique*, la production de la Notulie est faite de chantiers (interminables) : *Mémoire louvrière* (œuvres commentées du musée du Louvre), *Itinéraire patriotique départemental* (descriptions de monuments aux morts régionaux), *Invent'Hair* (collection d'enseignes de figaros surtout français), *Atlas de la Série noire*, *Films vus à la télévision et au cinéma*, *Déplacements de 1998* (pays, départements, villes, rues), *Souvenirs quotidiens* (avant le 4 mars 1997).

Disons-le tout net : c'est un régal. Le dimanche, sur Twitter, parmi leurs fans, on annonce la livraison, par courriel, des *Notules* et on s'échange leurs perles. La communauté des notuliens est peut-être confidentielle; ses membres n'en sont pas moins fortement liés les uns aux autres.

(Le hasard faisant bien les choses, Philippe Didion, qui est professeur de lycée, écrivait ceci, le 22 juillet 2012 : «ce qui me préoccupe vraiment, c'est le fossé qui se creuse entre le monde que je représente et ce que j'appellerais le monde réel, le quotidien de mes élèves. Je continue à m'agiter avec des instruments frappés d'obsolescence, un tableau, un bâton de craie, des livres, des textes, du papier, des stylos, à l'heure où tout est écran. Une heure de cours, c'est aujourd'hui, à part les plages de sommeil, la période la plus longue au cours de laquelle un adolescent ne jette pas un œil sur son écran de téléphone ou d'ordinateur. La question n'est pas de savoir si c'est une chose louable ou regrettable, c'est ainsi et cela semble irréversible. Le monde qui est le mien, la culture que j'essaie de transmettre, celle ni plus ni moins des humanités, les moyens qui me sont donnés pour agir en ce sens ne correspondent plus à la réalité et je ne sais combien de temps je pourrai encore faire face.»)

Dernier exemple : celui de François Bon, à la fois éditeur et auteur. Éditeur, c'est lui, chez *publie.net*, une coopérative d'édition numérique, qui a publié les livres électroniques *Montparnasse monde* et *Notules dominicales de culture domestique*. Auteur, il a fait paraître en 2012 au Seuil *Autobiographie des objets*. Comme pour Martine Sonnet, il y a,

au point de départ, une diffusion numérique sur tierslivre.net, le site de François Bon : les textes, des images, des liens, des commentaires de lecteurs (j'en ai été, et assez souvent). Puis ce livre papier, reprenant les textes numériques, les réécrivant, les réorganisant — tout cela en profondeur. Contrairement à ce qui se passe chez Martine Sonnet, les textes originaux ne sont plus sur tierslivre.net — du moins, ils ne sont plus visibles, mais ils sont sûrement archivés; en revanche, on peut y lire de nouveaux textes dans la même série, certains rédigés par François Bon, d'autres par des visiteurs du site (dont moi, encore une fois). Si l'écriture se pose dans un ouvrage papier, ce n'est que temporairement.

Allant au devant des coups — on n'est jamais mieux servi que par soi-même —, je vais me faire deux objections sur cette redéfinition des frontières de l'œuvre.

La première serait que j'ai choisi des exemples d'écrivains d'une certaine génération — la mienne, pour faire vite —, souvent venus à la littérature par le livre papier, comme s'il y avait là une évolution nécessaire, d'un support à un autre. Je répondrai à cette objection en invoquant les noms de Josée Marcotte ou de Sarah-Maude Beauchêne, des auteures beaucoup plus jeunes que ceux que j'ai évoqués jusqu'à maintenant, et pour lesquelles, au moins dans la chronologie de leur œuvre, le numérique est premier — ce sont deux auteures *publie.net* —, même si elles sont aussi des auteurs «papier».

La seconde porterait sur le rapport à la tradition — donc à la transmission d'un patrimoine littéraire — dans les trois exemples que j'ai présentés. Où est-elle, cette tradition ? Elle tient, notamment, en un nom, celui de Georges Perec. Le Perec de *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* chez Martine Sonnet. Celui de l'Oulipo et de l'écriture à contraintes chez Philippe Didion. Celui des *Choses* chez François Bon. Voilà une façon, parmi d'autres, de rendre les auteurs numériques à l'histoire de la littérature, au patrimoine littéraire. (On peut sans mal remonter plus haut dans le temps et s'interroger sur l'histoire de la description en littérature.)

Par ces exemples, le lecteur que je suis voulais souligner que les frontières du livre sont aujourd'hui manifestement moins nettes qu'auparavant ou, du moins, qu'elles sont moins nettes qu'on a bien voulu le (faire) croire. Devrait-on s'en inquiéter ? Je ne le pense évidemment pas. La littérature contemporaine — dont on me permettra de penser qu'elle est aussi la culture générale — se fait là, dans ce type de textes, pas seulement là, mais là aussi. Les étudiants que je reçois maintenant à l'université ne s'en rendent peut-être pas encore compte, mais leur monde est celui-là, d'une littérature aux contours sans cesse mouvants. Ils devraient être prévenus que leurs façons d'interpréter les textes vont nécessairement être bouleversées par cette instabilité constitutive du numérique. Pour ne prendre qu'un exemple : que citer quand on veut citer *Montparnasse monde* ? Le blogue de Martine Sonnet ? Le livre numérique qu'elle en a tiré ? Le livre papier ? Ce serait de l'aveuglement volontaire que de ne pas tenir compte de ce type de transformations (possible, mais pas encore généralisé, je l'admets bien volontiers) de l'écriture littéraire. Dans ce contexte, il n'est pas sûr que le mot *socle*, dans le titre de cette journée d'étude, «À la recherche d'un socle : lettres», soit le plus approprié pour définir la circulation des œuvres, celles du passé aussi bien que celles d'aujourd'hui.

Avant d'en venir à la dernière partie de mon propos — sur l'idée de «communauté» —, encore un lieu commun, contestable celui-là sur le plan historique.

«La littérature est une activité solitaire.»

Quand le Web est apparu, dans la première moitié des années 1990 — hier, bref —, personne ne pouvait savoir qu'il s'agissait du Web 1.0. C'était le Web, tout court, et sa base était le lien, l'hyperlien, et non, comme on a pu le penser, la page. Tim Berners-Lee l'a dit et répété : s'il a «fondé» ou «créé» le Web, c'était pour lier entre eux des contenus.

On nous annonce pour bientôt un Web 3.0. À une époque, on parlait de «web sémantique»; aujourd'hui, on entend plus couramment «web de données». L'objectif des concepteurs de cette nouvelle incarnation du Web est de mettre en relation les montagnes de données numériques que créent les sociétés contemporaines, données souvent invisibles ou inaccessibles pour l'instant ou muettes parce que ne communiquant pas les unes avec les autres.

En attendant, nous vivrions dans le Web 2.0. De quoi s'agit-il ? De la prise de conscience que la création de communautés est une des principales caractéristiques des communications numériques. Ce qu'il est désormais convenu d'appeler le «Web social» repose sur ce principe, qui s'incarne dans des services comme Facebook, Twitter, Flickr, YouTube, Wikipédia, Tumblr, Pinterest et plusieurs dizaines d'autres. Lier des contenus est utile; lier des contenus choisis ou créés par des gens dont nous sommes proches, d'une façon ou d'une autre, voilà qui serait mieux.

Les communautés scientifiques sont touchées par cette ouverture que procure Internet. C'est d'ailleurs un des enjeux des canulars créés par Mills Kelly et ses étudiants, et cela oblige à se poser de réelles questions. Qui, dans la communauté historienne, détient la «vérité» historique ? Comment cette «vérité» se constitue-t-elle ? En créant un «faux» article dans Wikipédia ou en créant des articles sur des personnes oubliées par l'histoire, n'est-on pas en train de refuser les règles de bienveillance qui seraient celle de la communauté des Wikipédiens ? (Je laisse ouverte cette question des communautés scientifiques, mais je tenais à attirer l'attention sur elle pendant quelques instants.)

En quoi le Web 2.0 a-t-il un effet sur la culture littéraire, celle qui serait à transmettre ?

Prenons le cas de Marie Laberge. Entre septembre et décembre 2008, elle a convaincu plus de 40 000 personnes de lui verser 33 \$ pour recevoir par la poste en 2009, à raison d'une lettre par deux semaines, *Des nouvelles de Martha*. Cette Martha fictive personnalisait chacun de ses envois aux souscripteurs. La police de caractère utilisée pour l'impression des lettres imitait la calligraphie. Le texte différait légèrement selon le sexe du ou de la destinataire. L'enveloppe, avec son vrai timbre collé manuellement, était adressée au nom du souscripteur, et celui-ci avait droit à une adlocution (selon le mot de Bernard Bray) qui

lui est propre. Ce projet a été une réussite, au moins commerciale. Il a d'ailleurs été repris en 2009, puis en 2010.

Si cette entreprise m'intéresse, c'est pour deux raisons.

D'une part s'y croisent d'une façon tout à fait inattendue deux modes de communication. Les souscripteurs aux *Nouvelles de Martha* demandaient à recevoir du papier; pour souscrire, ils pouvaient eux-mêmes écrire sur du papier — on trouvait des bulletins de souscription dans les journaux — ou ils pouvaient se servir du numérique, en passant par le site Web de Marie Laberge. Autrement dit, ils utilisaient l'ordinateur contre l'ordinateur. En effet, voilà une communauté rassemblée autour d'objets bien concrets et défendus comme tels. Je cite l'auteure dans une entrevue parue dans *la Presse* du 10 septembre 2008 (cahier Arts et spectacles, p. 3) :

Pas question non plus d'envoyer des lettres de Martha aux abonnés par courriel. «Le courriel exige qu'il n'y ait pas de style, de personnalisation du rapport et encore moins d'émotion, dit-elle. C'est un texte virtuel destiné à disparaître. On peut faire des fautes dans le courriel et ça, ce n'est pas du tout Martha. Ses lettres, ce sont des écrits qui restent.»

D'autre part, pareille entreprise a quelque chose à dire des communautés de lecteurs. Elle n'a réussi que parce que Marie Laberge pouvait déjà s'appuyer sur une large communauté de lecteurs; un auteur inconnu n'aurait pas pu imaginer mener à bien un projet semblable, faute de moyens et faute de public. L'entreprise a aussi donné lieu, en aval cette fois-ci, si je puis dire, à la constitution de communautés, puisqu'il s'est formé des clubs de lecture rassemblant les fans de ces *Nouvelles de Martha*. Ces clubs de lecture ont évidemment mis à contribution le numérique pour assurer la discussion entre leurs membres.

Voilà, avec l'exemple de Marie Laberge, une première façon de penser les communautés de lecteurs à l'ère du numérique.

On pourrait aborder cette question des communautés de lecteurs de deux autres façons.

Il faudrait d'abord prendre la mesure du rôle des médias dits «sociaux» dans la circulation, aujourd'hui, des textes de littérature, qu'ils soient d'encre ou de papier. Je pense bien évidemment à la dimension publicitaire de ces médias, mais pas seulement. Les éditeurs — non : certains éditeurs — l'ont compris, qui ont ciblé des lecteurs actifs sur le Web. N'en étant pas à une confession près, j'en ajoute une. Je tiens un blogue qui s'appelle *l'Oreille tendue*. Il ne s'agit pas d'un «blogue littéraire». Il m'arrive très fréquemment d'y évoquer mes lectures, de textes actuels ou anciens, mais en m'appuyant d'abord et avant tout sur des questions «linguistiques». Les textes que je commente sont des textes qui ont attiré mon attention par une utilisation particulière de la langue. Il se trouve que cela paraît intéresser des internautes, qui me lisent régulièrement. Des éditeurs québécois l'ont constaté : je reçois dorénavant des services de presse sans les avoir jamais demandés, moi qui ne suis pas, au sens strict, un critique littéraire, du moins sur mon blogue, non plus qu'un

spécialiste de la littérature québécoise contemporaine. Les éditeurs qui m'envoient leurs livres considèrent que mon blogue peut être une vitrine pour leur production, car une communauté de lecteurs s'y rassemble. On pourrait d'ailleurs dire que ces éditeurs font eux-mêmes partie de cette communauté, dans la mesure où il faut m'avoir lu sur Internet pour savoir qu'il est possible que je puisse être cette vitrine qu'ils espèrent que je devienne.

Troisième et dernière façon de penser les communautés numériques de lecteurs : ce que l'on appelle la «lecture sociale». Elle se pratique déjà sur des sites comme Goodreads.com ou Amazon.com : des lecteurs partagent avec d'autres lecteurs leurs impressions de lecture. Les modalités publiques de la prescription avec lesquelles nous vivons depuis des siècles — du commentateur patenté vers les lecteurs potentiels — sont maintenant en concurrence avec ces lieux d'échanges semi-publics.

Mais la «lecture sociale», ce ne sont pas seulement des sites de partages d'impressions de lecture ou des clubs de lecture en ligne. Ce sont aussi des logiciels de partage de notes de lecture installés d'office dans les liseuses, par exemple sur la Kindle d'Amazon ou sur le iBooks d'Apple. Il est en effet possible aujourd'hui, en temps réel, d'échanger des commentaires, avec d'autres lecteurs, au fil même de sa lecture.

Qu'on me comprenne bien : je ne suis pas en train de dire que toute lecture sera sociale, ou ne sera pas. Je ne suis pas non plus en train de dire que cette forme de «socialisation» littéraire est inédite dans l'histoire des pratiques de lecture. Je note simplement l'apparition de supports propres à ce type de partage et je me demande quels usages on pourrait envisager pour cette lecture sociale, notamment dans un cadre scolaire.

Pour résumer cette dernière partie de mon propos, je dirais que toutes les facettes de ma vie intellectuelle sont susceptibles d'être modifiées par cette transformation des communautés. Comme lecteur, je m'insère dans des communautés de lecteurs, et ces communautés jouent un rôle dans le choix de mes lectures : je connais beaucoup mieux les gens dont je lis les blogues ou dont je suis les propos sur Twitter que la plupart des critiques littéraires dans les médias «traditionnels». Comme éditeur — parce que je suis aussi éditeur —, je suis toujours à la recherche du meilleur «relais» pour les textes que je publie : une lecture approfondie d'un de ces textes en numérique vaut bien plus, pour la simple circulation du livre, qui est après tout un de mes premiers objectifs, qu'une publicité dans un journal ou une revue. Comme auteur ou comme commentateur, les communautés numériques changent mon rapport au langage : je ne parle plus alors uniquement à des pairs, avec qui je partage un bagage disciplinaire, donc linguistique et culturel, mais à une communauté faite de gens qui ont des intérêts semblables aux miens, qui ont choisi de lire mon blogue ou de me suivre sur Twitter, et avec lesquels le rapport d'interlocution est d'une nature inédite dans l'histoire de la communication. Vous le voyez : les communautés créées dorénavant par le numérique — ces communautés virtuellement délocalisées — changent en profondeur nombre des aspects du monde du livre. Vous le voyez aussi : je n'ai pas dit *tous* les aspects du monde du livre.

Je conclus.

Je ne pense pas, aujourd'hui, avoir rien dit de bien neuf. L'idée des communautés numériques est aussi ancienne que les premières manifestations du Web. Il est vrai que beaucoup de littéraires ont refusé de se mêler de ces affaires-là, mais il y a bien vingt ans que, dans les autres disciplines, on en a pris conscience. Des textes numériques en ligne, classiques ou méconnus, anciens et récents, cela existe depuis plus de quarante ans. Wikipédia, il est vrai, n'est là que depuis une dizaine d'années, mais la réflexion sur son utilisation pédagogique a déjà fait l'objet de nombreuses expériences et de nombreuses analyses.

Je n'ai pas dit non plus, et je veux y insister, que le numérique a fait disparaître le papier ou va faire disparaître le papier. Je vis entouré d'écrans et de livres, anciens et nouveaux. Je ne crois pas plus au tout-numérique qu'au tout-papier. Sur ce plan, il me semble que ma pratique de la lecture est fort commune. Mes enfants liront peut-être d'une façon complètement différente de la mienne, mais, si cela arrive, ce sera le fruit d'une longue transformation. Pour l'instant, pour le dire d'un lieu commun, papier et numérique sont dans une relation de complémentarité.

Il n'est pas question, à mes yeux, d'opposer une culture à l'autre, la numérique à celle d'avant, comme s'il y en avait une seule. Si l'on veut transmettre la culture aujourd'hui, et y participer, il faut prendre acte de ce qui se passe dans le numérique et en mesurer les effets, notamment sur ce que l'on appelle «la chaîne du livre». Prendre acte et ne pas désespérer : l'optimisme est de rigueur, pas la nostalgie.

Bibliographie très sélective

Dernière vérification des liens : 20 juin 2013

Berners-Lee, Tim, with Mark Fischetti, *Weaving the Web. The Original Design and Ultimate Destiny of the World Wide Web by its Inventor*, New York HarperCollins, coll. «HarperBusiness», 2000 (1999), ix/246 p. Ill.

Bissonnette, Lise, «Introduction. Transmettre la culture», dans Académie des lettres du Québec, XXVIII^e Colloque des écrivains, *Transmettre la culture. Enjeux et contenus de l'enseignement secondaire au Québec. État des lieux. Synthèse et Actes du colloque d'octobre 2010*, Montréal, Académie des lettres du Québec, [2011], p. 5-9.

Bon, François, *Autobiographie des objets*, Paris, Seuil, coll. «Fiction & Cie», 2012, 244 p.

Bon, François, site *le Tiers Livre*, <<http://www.tierslivre.net/>>.

Bonod, Loys, «J'ai piégé le Net pour donner une bonne leçon à mes élèves», *rue89.com*, 22 mars 2012, <<http://www.rue89.com/2012/03/22/jai-piege-le-net-pour-donner-une-lecon-mes-eleves-230452>>.

Bray, Bernard, «Courrier des chercheurs», *Bulletin de l'A.I.R.E. Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire*, 16, décembre 1996, p. 36-37.

Didion, Philippe, *Notules dominicales de culture domestique*, Saint-Cyr sur Loire, publie.net, coll. «Temps réel», 2008, 355 p.,
<<http://www.publie.net/fr/ebook/9782814501195/notules-dominicales-de-culture-domestique>>.

Didion, Philippe, site *les Notules dominicales de culture domestique (et de villégiature exotique)*, <<http://pdidion.free.fr/>>.

JahJah, Marc, «Un club de lecture mondial sur Twitter scientifiquement analysé», blogue *sobookonline*, 2 octobre 2012, <<http://www.sobookonline.fr/livre-numerique/livre-social/un-club-de-lecture-mondial-sur-twitter-scientifiquement-analyse/>>.

Kelly, Mills, blogue *edwired.org*.

<<http://edwired.org/2008/08/25/you-have-been-warned/>>

<<http://edwired.org/2012/09/21/here-there-be-monsters/>>

<<http://edwired.org/2010/06/14/really-really-really/>>

Lamonde, Yvan, «Délestage et lestage dans la formation», dans Académie des lettres du Québec, XXIXe Colloque des écrivains, *Transmettre la culture. Enjeux et contenus de l'enseignement secondaire au Québec. Devoir ou contrainte ? Synthèse et Actes du colloque d'octobre 2011*, Montréal, Académie des lettres du Québec, [2012], p. 30-43.

Leroux, Georges, «Conclusion», dans Académie des lettres du Québec, XXVIIIe Colloque des écrivains, *Transmettre la culture. Enjeux et contenus de l'enseignement secondaire au Québec. État des lieux. Synthèse et Actes du colloque d'octobre 2010*, Montréal, Académie des lettres du Québec, [2011], p. 57-62.

Melançon, Benoît, «Journal d'un (modeste) Wikipédien», dans Rainier Grutman et Christian Milat (édit.), *Lecture, rêve, hypertexte. Liber amicorum Christian Vandendorpe*, Ottawa, Éditions David, coll. «Voix savantes», 32, 2009, p. 225-239.

Melançon, Benoît, «Voyage de découverte en Notulie», blogue *l'Oreille tendue*, 1^{er} août 2011, <<http://oreilletendue.com/2011/08/01/voyage-de-decouverte-en-notulie/>>.

Melançon, Benoît, «Diderot, Tronchin et Internet», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 47, 2012, p. 325-330.

Mollier, Jean-Yves, «L'encyclopédie sur Internet et les projets utopistes des Diderot, Pierre Larousse et Maurice Lachâtre», communication au colloque «Du papier au numérique : la mutation des dictionnaires», Grande bibliothèque, Montréal, 4 octobre 2012.

Rosenzweig, Roy, «Can History be Open Source ? Wikipedia and the Future of the Past», *The Journal of American History*, vol. 93, n° 1, juin 2006, p. 117-146, <<http://chnm.gmu.edu/essays-on-history-new-media/essays/?essayid=42>>.

Sonnet, Martine, blogue *l'Employée aux écritures*, <<http://www.martinesonnet.fr/blogwp/>>.

Sonnet, Martine, *Atelier 62*, Cognac, Le temps qu'il fait, coll. «Corps neuf», 1, 2009 (2008), 193 p. Ill.

Sonnet, Martine, *Montparnasse monde. Variations sur le thème d'une gare*, Saint-Cyr sur Loire, publie.net, 2009, 111 p. Ill. Ce titre n'est plus disponible en ligne.

Sonnet, Martine, *Montparnasse monde. Roman de gare*, Cognac, Le temps qu'il fait, 2011, 139 p. Ill.

Wikipédia

Edward Owens : <http://en.wikipedia.org/wiki/Edward_Owens_%28hoax%29>

Reddit : <http://en.wikipedia.org/wiki/Reddit_serial_killer_hoax>